

du 14 Janvier 1915. Avondblad. C

Je causais hier avec un habitant d'une de nos villes de la Flandre Occidentale occupée, par l'envahisseur, homme instruit d'ailleurs et de sens rassis. Même devant ses compatriotes réfugiés ici, il ne cachait pas son admiration pour la puissante concorde des esprits qui règne dans le peuple allemand durant ces temps de guerre. Comme il logeait toujours des officiers allemands dans sa maison, il eut avec eux des entretiens des plus sérieux. Il y a trois mois me racontait-il, leur foi dans la victoire de l'Allemagne était ferme comme le roc. Leur pensée se tournait invariablement vers un avenir où toute la Flandre et la Néerlande seraient allemandes, et l'empire de la Mer du Nord assuré. La Wallonie resterait belge; cependant "Flamands et Néerlandais" sont tellement apparentés aux allemands qu'ils leurs appartiennent par droit de nature. "Sic!

Dans leurs conversations banales apparaît toujours cette même persuasion du triomphe final; mais lorsque la chaleur d'un bon verre de vin les a rendus plus intimes, le doute monte à la surface: "nous ne franchirons jamais l'Yser; Calais est imprenable; tombé à l'eau le beau plan d'autrefois qui devait nous rendre maître d'une moitié du Pas de Calais par notre artillerie lourde et de l'autre par nos sous-marins et notre escadre aérienne."

J'ai surpris les mêmes désillusions dans les entretiens que j'eus sur nos frontières avec des soldats allemands. Ces tous derniers jours, j'ai causé avec un bon nombre de uhlans, et les fiers gars qui composent cette troupe d'élite eux aussi sont las et abattus. Ils étaient des la première marche sur Paris, et d'avoir constaté que cette marche échoua "lorsque les Français eurent reconnu notre faiblesse numérique", fut pour eux une déception dont ils ne reviennent pas. En dernier lieu ils se sont battus près de Dunkerque; de ces terribles combats dans les tranchées ils sont sortis démoralisés au point qu'ils en parlent en termes évasifs avec une nervosité inquiète, en s'efforçant de n'y plus penser. "Impossible de percer ces murs de ciment. Six cent mille des nôtres perdus. J'ai eu une chance sur mille de n'être pas encore blessé. Combien peu ont eu cette bonne fortune! Mais que sera-ce demain?" Las et tristes, le visage soucieux, ils se penchent en baillant par dessus les clôtures des frontières, dans les plaines marécageuses. Le crépuscule se hâte, car il va pleuvoir. "Et toujours dans ce misérable pays, cette boue et ces vents humides, où nous souffrons bien plus que sous le feu de l'ennemi". Un jeune volontaire, presque un enfant, tout svelte dans son uniforme collant, les mains profondément enfoncées dans les poches, esquise un pas de danse sur ses lourdes bottes de soldat, dont les revers s'entrechoquent. Son insouciance détonne parmi ses mornes compagnons. "Ce pays est charmant, opine-t-il, avec ses saules penchés sur les flaques d'eau. J'ai entendu frétiller le poisson. Lorsque la paix sera venue, j'y reviendrai avec ma canne de pêche et ma compagnie, pour naviguer sur ces petits lacs au clair de lune. Et il étirait les bras et embrasait l'espace crépusculaire.

Pourtant, ce frère jouvenceau avait été blessé en France. "Bah! disait-il, les blessures guérissent vite, même quand les os sont cas-

sés. Après trois semaines mon épaule était refaite. Pourquoi se plaindre? Les choses sont comme elles sont. Après tout, il fait bien plus chaud ici qu'à l'est, dans la neige durcie...

"On ne conçoit pas qu'il y ait pis que cette boue-ci," braillait un géant. "Combien d'années faudra-t-il pour rebâter les ruines de ce pays heureux ? Cette guerre ne finira jamais..."

Le minuscule village belge, avec son cloître pareil à un jouet, s'enfonçait toujours plus dans l'ombre angoissante. Ses naïfs habitants si isolés qu'ils ne virent jamais un étranger, se terrèrent maintenant et tremblèrent sous la domination de ces terribles cavaliers. Ce qui leur coûta une vie de labeurs, leur bétail, leurs chevreaux, leur foin, leur grain, tout est réquisitionné sans merci; pris comme dans un piège à rats, ils ne peuvent point passer la frontière. Sous les pires menaces, le chef d'escadron leur a défendu surtout de causer avec des hollandais. Et alors les conquérants qui dorment dans leurs lits, qui se sont installés à leurs foyers, leur apportent, en guise de cadeaux, du charbon pour l'âtre, de la viande de leur bétail, leurs pommes de terre, du pain fait avec leur froment; et, pourvu que les paysans consentent à préparer pour l'ennemi des pommes de terre et des bifsteaks, l'ennemi les récompense en leur abandonnant une mince part.

Humbles, avec un sourire navré qui dissimule la haine et la douleur, ils obéissent hâtivement aux ordres des puissants vainqueurs.

Extrait du "Matin de Paris" du 23 janvier 1915.

"LE SECOLO."

Le premier raid des zeppelins sera certainement suivi d'autres; les aviateurs allemands, n'ayant pas trouvé les souverains anglais à Sandringham, iront les chercher à Buckingham. En chemin, ils tueront des enfants comme ils ont fait à King's Lynn. On se demande à quelle fin, pour quels résultats, et l'on répond:

"La guerre est la guerre. Toutes les folies homicides sont permises et justifiées entre combattants."

Mais les aviateurs allemands, comme déjà les croiseurs allemands, devaient bien savoir, avec leur parfait système d'espionnage, qu'ils ne trouveraient pas de combattants dans les pacifiques campagnes de Norfolk. Dès lors tuer des civils, des femmes et des enfants, hors de la zone de toute action belliqueuse et sans nécessité militaire, ce n'est plus la guerre, mais l'assassinat.

Il n'est pas possible que les allemands soient si stupides qu'ils se flattent de hâter ainsi la fin de la guerre.

L'unique et déplorable résultat de leur acte sera donc de rendre plus aigu l'acharnement des deux peuples et toujours plus difficile et plus dure la position de l'Allemagne pour le moment, encore lointain mais inévitable, où on devra lui imposer la paix.